

PQ
2615
E35M3
L495
1922

MARIA CHAPDELAINE

Un Récit du Canada Français

PAR

A.-Léo. Leymarie

A.-Léo. LEYMARIE

Maria Chapdelaine

Un Récit du Canada Français

Extrait du *Flambeau*, revue des questions politiques
et littéraires, 5^e année, n° 9, septembre 1922.

BRUXELLES
MAURICE LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
58-62, rue Coudenberg

—
1922

A.-Leo. LEYMARIE

Maria Chapdelaine

Un Récit du Canada Français

Extrait du *Flambeau*, revue des questions politiques
et littéraires, 5^e année, n^o 9, septembre 1922.

BRUXELLES
MAURICE LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
58-62, rue Coudenberg

1922



Maria Chapdelaine

Un Récit du Canada Français

Pour inaugurer la série de ses *Cahiers Verts*, « sorte de publication qui respecte la liberté mieux que ne le fait la revue, qui indique certaines affinités davantage que ne le fait le livre, qui ne mutile pas l'œuvre comme fait la revue, qui ne lui impose pas un format monotone comme fait le livre », l'éditeur Grasset a fait paraître un ouvrage de tout premier ordre dû à Louis Hémon : *Maria Chapdelaine* (1).

Publié, au début de l'année 1914, en feuilleton par le *Temps*, le récit de Louis Hémon fut remarqué et apprécié au Canada et, en 1916, il fut édité, à Montréal, avec une préface de M. Emile Boutroux, de l'Académie française, et une introduction de M. Louvigny de Montigny, de la Société Royale du Canada.

La littérature canadienne qui fait des efforts pour être elle-même; qui, avec le culte de la langue française, veut que l'influence du pays aux fleuves majestueux, aux lacs immenses, aux montagnes superbes, aux forêts mystérieuses, se fasse plus sentir sur les productions nationales, n'avait pas encore trouvé une œuvre qui permette au pays de « se reconnaître ».

Les Crémazie, les Fréchette, les Chapman, les Lozeau, les Choquette, les Tremblay, les de Gaspé et leurs émules n'avaient pas encore donné aux Canadiens un livre où la

(1) LOUIS HÉMON: *Maria Chapdelaine, récit du Canada Français*.
(Bernard Grasset, éditeur, Paris).

vie du véritable colonisateur du pays fût dépeinte dans son décor et sa rudesse énergique.

Dans *Jean Rivard, l'Economiste*, roman des colons défricheurs canadiens, qui occupe une bonne place dans la littérature du Canada Français, paru en 1874, Gérin Lajoie ne s'était guère soucié de littérature. Il s'était plutôt préoccupé, comme le dit fort bien M. Louvigny de Montigny, « de publier une œuvre sociale, d'étudier les nombreux problèmes qui entravaient la carrière du colon canadien-français; son livre ne s'entache de littérature que par de rapides esquisses de la vie forestière ». Cet ouvrage tout imprégné de patriotisme assignait au rôle idéal du défricheur canadien, du défricheur qui sans relâche abat le bois pour faire place à la culture, partant à la civilisation, une place prépondérante dans l'avenir du pays.

Louis Hémon a vécu avec ces gens qui n'existent que pour « faire de la terre »; il est monté très loin, au nord de Québec, pour voir à l'œuvre ces descendants des colons français abandonnés par le Traité de Paris (1763) et, de ses observations quotidiennes, des scènes émouvantes dont il avait été témoin, des luttes constantes contre le froid et l'ennui, il a fait une œuvre remarquable qui demeurera le livre du Canada Français.

Sur les bords de la rivière Péribonka où la maison des Chapdelaine, lorsqu'octobre arrive, est perdue dans la forêt « d'une beauté miraculeuse », devient le « centre du monde et en vérité la seule parcelle du monde où l'on puisse vivre »; au cours des longs hivers qui font « que le bois voisin et même les champs conquis sur le bois n'étaient plus qu'un monde étranger, hostile, que l'on surveillait avec curiosité par les petites fenêtres carrées », monde « d'une beauté curieuse, glacée et comme immobile, faite d'un ciel très bleu, et d'un soleil éclatant sous lequel scintillait la neige », dans un pays où « la pureté égale du bleu et du blanc était tellement cruelle et laissait

deviner le froid meurtrier », Louis Hémon a été se louer et, en partageant les travaux pénibles de la famille Chapdelaine, a pu comprendre la noblesse de leur tâche, le traditionnel de leur vie qui obéit à la voix de Québec, laquelle est « à moitié une voix de femme et à moitié un sermon de prêtre ».

Il nous dépeint les types canadiens avec une énergique exactitude : Cleophas Paisant s'enorgueillissait « déjà d'un habillement d'été de couleur claire, un habillement américain aux larges épaules matelassées » ; Nazaire Larouche « un grand homme gris aux larges épaules osseuses » vêtu d'un « vêtement court de toile brune, doublé de peau de mouton, culotte rapiécée et gros bas de laine grise dans des mocassins en peau d'orignal » ; Napoléon Laliberté qui crie « comme toutes les semaines les nouvelles de la paroisse » de la voix « d'un charretier qui encourage ses chevaux dans une côte » ; Edwige Legaré qui s'attelle « chaque jour de quatre heures du matin à neuf heures du soir à toute besogne à faire et y apportait une sorte d'ardeur farouche qui ne s'épuisait jamais ; car c'était un de ces hommes qui sont constitutionnellement incapables de rien faire sans donner le maximum de leur force et de l'énergie qui est en eux en un spasme rageur toujours renouvelé » ; Lorenzo Surprenant qui depuis « longtemps a quitté le pays pour vivre aux Etats » et qui, en rencontrant des « habitants » attachés au sol canadien dit : « il n'y a pas d'homme dans le monde qui soit moins libre qu'un habitant... Quand vous parlez d'hommes qui ont bien réussi, qui sont bien grésés de tout ce qu'il faut sur une terre et qui ont plus de chance que les autres, vous dites : — Ah ! Ils font une belle vie ; il sont à l'aise ; ils ont de beaux animaux. — Ce n'est pas ça qu'il faudrait dire. La vérité, c'est que ce sont les animaux qui les ont », — et qui, pour terminer un aveu d'amour à Maria Chapdelaine n'hésite pas, après lui avoir vanté le plaisir facile des villes, de lui affirmer

qu'elle verra « qu'il n'y a pas un garçon dans le pays avec qui vous pourriez faire un règne comme vous ferez avec moi, parce que si vous me mariez, nous vivrons comme du monde, au lieu de nous tuer à soigner des animaux et à gratter la terre dans des places désolées » ; Eutrope Gagnon, attaché au sol comme les siens, qui n'est pas « riche, bien sûr », mais qui a deux lots à lui « tout payés », en bonne terre, et qui montera « aux chantiers avec un cheval », reviendra « au printemps avec pas moins de deux cents piastres » dans sa poche « clair » ; François Paradis qui n'a « jamais été bien « bon » de la terre », qui aime « travailler dans les chantiers, faire la chasse, gagner un peu d'argent de temps en temps, à servir de guide ou commercer avec les sauvages » et qui ne se plaît guère à « gratter toujours le même morceau de terre, d'année en année, et rester là », car cela lui aurait « semblé être attaché comme un animal à un pieu ».

Dans ce décor magnifique du nord du lac Saint-Jean, la famille Chapdelaine dont le chef avait « eu le goût de mouver si souvent et de pousser plus loin dans le bois » au lieu de « prendre une terre dans une des vieilles paroisses », et pour qui « faire de la terre » est une « passion : une passion d'homme fait pour le défrichement plutôt que pour la culture » ; la mère Chapdelaine qui est une femme « dépareillée » et qui aime à célébrer « la beauté du monde, telle qu'elle la comprenait : non pas la beauté inhumaine, artificiellement échafaudée par les étonnements de citadins, de hautes montagnes stériles et de mers périlleuses, mais la beauté placide et vraie de la campagne au sol riche, de la campagne plate qui n'a pour pittoresque que l'ordre des longs sillons parallèles et la douceur des eaux courantes, de la campagne qui s'offre nue aux baisers du soleil avec un abandon d'épouse » ; Maria Chapdelaine, l'héroïne du récit, à la « poitrine forte », au « beau visage honnête et patient » qui est une de ces femmes « qui, lorsqu'elles se donnent, donnent tout

sans compter, l'amour de leur corps et de leur cœur, la force de leurs bras dans la besogne de chaque jour, la dévotion complète d'un esprit sans détour ».

Depuis que le « noroué meurtrier qui avait enseveli François Paradis — son préféré — sous la neige, « au pied de quelque cyprès mélancolique » lui avait fait sentir « du même coup toute la tristesse et la dureté du pays qu'elle habitait et lui avait inspiré la haine des hivers du Nord, du froid, du sol blanc, de la solitude, des grandes forêts inhumaines où tous les arbres ont l'aspect des arbres de cimetières, l'amour, — le vrai amour — avait passé près d'elle ».

Et cette fille meurtrie, après le décès de sa mère, — c'est dans le récit le passage le plus émouvant et le plus impressionnant de réalisme et de grandeur — au cours d'une veillée, dit simplement à Eutrope Gagnon qui a « toujours travaillé fort » et de qui « personne n'a pu dire jamais qu'il était lâche », à Eutrope Gagnon défricheur acharné : « Si vous voulez je vous marierai comme vous m'avez demandé, le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du bois pour les semailles ».

Louis Hémon, en un style imagé et clair, a analysé l'âme des « habitants » et des défricheurs canadiens, « avec une perfection d'art et de vérité par quoi le cœur d'un homme est tout de suite gagné »(1). Il a compris combien ces descendants des vieux colons de France étaient attachés au sol. L'attrait des grandes villes, l'incertain des randonnées des trappeurs, ne peuvent diminuer leur foi dans la terre et dans la forêt mystérieuse, ils préfèrent vivre en luttant contre le froid et l'isolement douloureux pour gagner à la civilisation des espaces qui seront demain la richesse de fermiers et le lieu de paroisses nouvelles.

Ces vaillants colons appartiennent à la race héroïque des 60,000 Français qui, depuis le Traité de Paris, se sont

(1) RENÉ BAZIN, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1921, p. 543.

multipliés au point d'être aujourd'hui plus de 5 millions sur le continent nord-américain ; race qui peut faire son « Credo » de ces lignes de Louis Hémon : « Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus, et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin », parce que, au « pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera, car nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées nous n'avons compris que ce devoir-là : persister... Nous maintenir, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un *témoignage*. »

Le Flambeau

REVUE BELGE DES QUESTIONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Fondée au mois d'avril 1918, la Revue parut clandestinement sous l'occupation allemande; elle publie tous les mois une livraison d'au moins 144 pages in-8°.

ABONNEMENT { 35 francs pour la Belgique ;
ANNUEL { 40 francs pour la France et l'étranger.

Les abonnements pour la France doivent être adressés aux éditeurs Berger-Levrault (J. Van Melle, dir. gén.), 5, rue des Beaux-Arts, Paris (VI^e).

La correspondance, les périodiques et les ouvrages destinés à la rédaction doivent être adressés :
58-62, rue Coudenberg, Bruxelles.

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le FLAMBEAU compte parmi ses collaborateurs : MM. Vénizélos, le général Malleterre, Emile Boutroux, Jean Richepin, Joseph Reinach, Grégoire Alexinsky, Szymon Askenazy, Charles Beckenhaupt, Vladimir Bourtzev, Romain Coolus, Ernest Denis †, Charles Diehl, Anna Bowman Dodd, Jean Dornis, Clement Edwards, H. Jelinek, Franz Ansel, Maurice Ansiaux, Eugène Baie, Claude Bernières, Baron Beyens, Henri Bourgeois, Maurice Bourquin, Henri Bragard, Thomas Braun, Auguste Bricteux, C^{te} Renaud de Briey, Emile Cagin, Jean Capart, Jules Carlier, Félicien Cattier, Gustave Charlier, Lucien Christophe, Ernest Closson, Albert Counson, Max Deauville, Théophile De Donder, Léon Delacroix, Marie Delcourt, Paul Demasy, D^r Jean De Moor, D^r A. Depage, Paul de Reul, Jules Destrée, Albert Devèze, Marguerite Devigne, Général Dossin, Louis Dumont-Wilden, Richard Dupierreux, Paul Errera, Jules Feller, Pierre Forthomme, Louis Franck, George Garnir, Paul Gille, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Paul Graindor, Paul Heger, Madeleine Henrard, D^r F. Henrijean, Paul Hymans, Henri Jaspar, Léon Kochnitzky, Hubert Kraïns, Richard Kreglinger, Léon Leclère, Albert Le Jeune, Général Leman †, Grégoire Le Roy, Henry Lesbroussart, Fernand Mayence, D^r P. Nolf, Henri Pirenne, Adolphe Prins †, J.-M. Remouchamps, Georges Rency, Jules Renkin, Pierre Roussel, René Sand, Fernand Séverin, Ernest Solvay, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien Thomas, Emile Van Arenbergh, Emile Vandervelde, Frans van Kalken, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Robert Vivier.



Editions du " Flambeau "

Le Flambeau publie une collection d'ouvrages d'histoire, de politique et de littérature, dus aux écrivains belges ou étrangers les plus réputés.

Ont paru :

MAX DEAUVILLE : *La Boue des Flandres*. Un vol. in-16, 6 fr.

A.-P. TCHEKHOV : *La Cerisaie*. Première version française par C. Mostkova et A. Lamblot. Illustrations par A. Lamblot. Un vol. in-16, fr. 4.50.

LÉON LECLÈRE, pro-recteur de l'Université de Bruxelles : *La Question d'Occident*. Un vol. in-8°, fr. 12.50.

COMTE R. DE BRIEY : *L'Allemagne et l'avenir de l'Europe*, d'après les lettres inédites d'un diplomate belge en 1848. Préfaces de Jacques Bainville et sir Thomas Barclay. Deux portraits hors texte. Un vol. in-16, fr. 5.

ALBERT GIRAUD : *Eros et Psyché*, drame antique. Un vol in-16, 4 francs.

HENRI PIRENNE, recteur de l'Université de Gand : *Souvenirs de captivité en Allemagne* (mars 1916-novembre 1918). Un vol. in-16, 3 francs.

ERNEST GOSSART, de l'Académie royale de Belgique : *Emile Banning et Léopold II*. Un vol. in-16, fr. 4.50.

LE TIMES. Numéro spécial consacré à la Belgique. — Préface de S. M le Roi. Encyclopédie des questions belges. Un vol. in-8°, 368 pages, 10 francs.

LES PERLES DE LA POÉSIE SLAVE : *Lermontov, Pouchkine, Mickiewicz*. Transcriptions en rimes françaises, par Henri Grégoire. Illustrations d'Eric Wansart. Un vol. n-8°, XIX-273 pages, 10 francs.

LES SEPT FLAMBEAUX DE LA GUERRE. Réimpression des sept livraisons du « Flambeau » clandestin et tome 1^{er} (1918) du « Flambeau ». Préface de M. Paul Deschanel, ancien président de la République française. Frontispice de Fernand Khnopff. Un vol. in-8°, 360 pages, 8 francs.

A paraître :

PÉTRONE : *Le Satyricon*, traduction de M. Paul Thomas professeur à l'Université de Gand.

SZYMON ASKENAZY : *Napoléon et la Pologne*, traduction de M. Henri Grégoire.

ERNEST VERLANT : *Héraklès libérateur*.